VIII

POURQUOI SÉNÈQUE N'A-T-IL PAS ÉCRIT L'HISTOIRE?

par Mireille ARMISEN-MARCHETTI
Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail

SOMMAIRE. — *N'est-il pas surprenant que* ***Sénèque****, qui a touché aux genres les plus divers, n'ait pas écrit d'****ouvrage historique****? Les textes nous livrent un certain nombre d'indices. On s'aperçoit qu'il n'apprécie pas les* ***historiens****, qu'il juge* ***ennuyeux*** *et malhonnêtes, et encore moins l'érudition historique des grammairiens, encombrante et futile. Sénèque s'intéresse cependant au* ***passé****, mais en* ***philosophe*** *et non en* ***historien****. L'étude de la* ***morale*** *en effet fait vivre dans la familiarité des sages du passé, qui deviennent à la fois des* ***interlocuteurs*** *et des* ***modèles****. Quant à l'étude de la* ***physique****, elle dévoile toute l'étendue du temps, passé, présent et à venir.*

EPITOME. — *Nonne mirabile uidetur quod Seneca, qui omnem fere studiorum materiam tractauerit, nullam tamen composuit historiam? Quamquam scripsit se historicorum libros haud libenter legere eosque odiosos ac fallaces existimare, et curiosas grammaticorum historias habere molestas futilesque, praeteritis temporibus ipse nihilo minus studuit ut qui non historicus sed philosophus esset. Qui enim moralem philosophiae partem meditatur, is in antiquorum sapientium familiaritatem recipitur quibuscum disputet eosque sibi ad imitandum deligat. Naturalem autem philosophiae partem perscrutanti patent omnia aeui spatia, quod fuit, quod est, quod futurum.*

Sénèque est assurément l'un des écrivains latins qui ont pratiqué les genres littéraires les plus divers : la chose avait déjà frappé les Anciens, comme l'atteste Quintilien[1]. Des plaidoiries de jeunesse qui lui valurent sa première popularité d'avocat, nous n'avons rien conservé. À travers son œuvre philosophique en revanche, nous le voyons affronter des formes variées : la consolation, le dialogue, le traité moral, le genre épistolaire, et même, puisque cela aussi fait partie de la philosophie, le traité de « physique » avec les *Questions naturelles* (d'autres traités scientifiques, de physique et de géographie, sont perdus). Quant aux neuf tragédies qui nous sont parvenues sous son nom, il n'est plus grand monde, aujourd'hui, pour lui en refuser la paternité. Ajoutons à cela un opuscule d'une catégorie rare, celle du pamphlet politique, avec l'*Apocoloquintose*. Enfin, l'*Anthologie latine* lui attribue trois épigrammes[2] : à tort ou à raison, c'est une autre affaire; mais enfin, on ne prête qu'aux riches.

Or, il est un genre littéraire, et de premier plan, auquel Sénèque ne

1. Quint., *I. O.*, X, 1, 129 : *tractauit etiam omnem fere studiorum materiam; nam et orationes eius et poemata et epistulae et dialogi feruntur.*

2. *Anthologia Latina* (éd. BÜCHELER-RIESE), n° 232 (*De qualitate temporis*), 236 (*De Corsica*), 237 (*id.*).

semble pas avoir touché : l'histoire[3]. Songeons pourtant à ce qu'il écrivait à Polybe, l'affranchi de Claude : « compose le récit des œuvres de ton empereur; car s'agissant de mettre en forme et de rédiger au mieux l'histoire, c'est lui qui te fournira et la matière et l'exemple »[4]. Quel dommage que Sénèque ne se soit pas appliqué à lui-même ce conseil! On se prend à rêver à ce qu'aurait pu être l'histoire des règnes de Claude et de Néron, écrite de sa main, avec l'acuité intellectuelle et l'art qui sont les siens, avec aussi la documentation à laquelle pouvait avoir accès le ministre de Néron. Or, rien de tel. Pourquoi? Tenter de répondre à cette question nous amènera à examiner la conception que Sénèque se fait de l'histoire et des historiens — les indices en effet existent, dispersés dans les textes[5]. Mais surtout, cela nous permettra d'établir ce que signifie pour Sénèque la connaissance du passé, le prix qu'il y attache et les modalités sous lesquelles il la conçoit. Nous continuons ainsi notre enquête sur l'attitude de Sénèque face au temps, en rejoignant et en complétant certains de nos travaux récents[6].

Les premières considérations de Sénèque sur l'histoire apparaissent dans les *Consolations* qu'il adresse à Marcia, durant l'hiver 39-40, et à Polybe, quatre ans plus tard[7]. Dans les deux cas, c'est la personnalité du destinataire qui l'amène sur ce terrain, non un intérêt particulier de sa part, et il ne nous livre que des remarques isolées. Passons rapidement sur la *Consolation à Polybe*, œuvre courtisane et intéressée dans laquelle il n'engage guère sa sincérité. Le puissant affranchi de Claude venait de perdre son frère, et l'on peut supposer sans grand risque que Sénèque, alors exilé en Corse, ne se serait nullement soucié de son chagrin s'il n'avait compté sur Polybe pour intercéder auprès de l'empereur et obtenir son rappel. Polybe s'intéressait aux belles-lettres; il avait traduit Homère en latin et Virgile en grec[8]. Or, au nombre des « remèdes » traditionnels de la pharmacopée consolatoire, figurent les travaux intellectuels, les *studia*[9]. Sénèque prescrira donc à Polybe de s'adonner à la littérature et tout particulièrement d'écrire l'histoire du règne glorieux de Claude, dont l'affranchi impérial est un témoin privilégié[10]. Cela lui permet de décocher au passage une flatte-

3. Il aurait bien écrit une biographie de son père, *Vita patris*, et peut-être une *Vie de Messaline* (à moins que cette dernière ne se confonde avec la *Consolation à Polybe* : cf. H. BARDON, *La littérature latine inconnue*, II, Paris, 1956, p. 169). Mais ces écrits, si du moins ils ont bien existé, devaient viser plutôt l'éloge que la narration historique.

4. *Pol.*, 8, 2 : *Caesaris tui opera (...) compone; nam ipse tibi optime formandi condendique res gestas et materiam dabit et exemplum.*

5. On pourra consulter par ailleurs J. F. KÜHNEN, *Seneca und die römische Geschichte*, Diss. Köln, 1962; E. RIVERA DE VENTOSA, « La filosofia de la historia en Séneca », *Helmantica*, 16, 1965, p. 257-289; S. MASO, « Maiores in Seneca », *A. I. V.*, 136, 1977-78, p. 445-461; ID., « Seneca e la tradizione storica romana », *A. I. V.*, 137, 1978-79, p. 33-50; L. CASTAGNA, « Storia e storiografia nel pensiero di Seneca », *Seneca e la cultura*, a cura di A. SETAIOLI, Naples, 1991, p. 328-329; J.-M. ANDRÉ, « Sénèque et la philosophie de l'histoire », *Faventia*, 17, 1995, p. 27-37.

6. Cf. nos deux articles « L'intériorisation du loisir chez Sénèque », à paraître dans les *Actes du XIII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé (Dijon, 1993)*, et « Sénèque et l'appropriation du temps », *Latomus*, 54, 1995, p. 545-567.

7. Nous adoptons la chronologie de P. GRIMAL, *Sénèque ou la conscience de l'Empire*, Paris, 1978.

8. *Pol.*, 8, 2 et 11, 5.

9. Par exemple Sén., *Helu.*, 17, 3.

10. Cf. ci-dessus, note 3.

rie à Claude lui-même, qui fut, comme on le sait, un historien abondant sinon talentueux [11] : non seulement Polybe, en racontant l'œuvre impériale, perpétuera le souvenir des actions de Claude *per omnia saecula*, mais il prendra l'empereur comme modèle littéraire, comme *exemplum* [12]. Notons ici un thème traditionnel, celui de l'histoire monument de la mémoire, puis passons vite sur ce texte dont l'insincérité nous gêne et rend suspect l'hommage rendu par Sénèque au genre historique. Nul doute en effet que si Claude, au lieu d'être historien, avait été poète comique, Sénèque eût encouragé Polybe à écrire des comédies.

Nous n'avons pas les mêmes raisons de nous défier de la *Consolation à Marcia*. La destinataire de l'œuvre, Marcia, était la fille du sénateur A. Cremutius Cordus, qui sous Auguste avait publié des *Annales* consacrées aux guerres civiles et au règne d'Auguste, et dans lesquelles il se livrait à un éloge ardent des républicains Brutus et Cassius. Auguste, qui en avait entendu d'autres, avait laissé faire. Il n'en alla pas de même sous Tibère : Séjan fit accuser Cordus de lèse-majesté. L'historien devança une condamnation certaine en se laissant mourir de faim, et le sénat fit brûler ses ouvrages. Mais Marcia en avait conservé une copie, qu'elle édita par la suite, expurgée néanmoins des passages les plus subversifs [13].

Il n'y a pas lieu de suspecter la sincérité de l'admiration que Sénèque, amateur de héros constants et de beaux suicides, manifeste au père et à la fille. L'éloge qu'il fait, à travers l'action de Marcia, de l'œuvre de Crémutius Cordus, pour attendu qu'il soit dans le contexte consolatoire, est instructif pour notre propos et vaut d'être largement cité : « Tu as excellemment mérité de la culture romaine : une part importante d'elle avait brûlé; tu as excellemment mérité de la postérité, à laquelle parviendra intact un récit fidèle, qu'on fit chèrement payer à son auteur; tu as excellemment mérité de ce dernier aussi, dont la mémoire dure et durera aussi longtemps qu'on attachera du prix à la connaissance de Rome, aussi longtemps que l'on tiendra à se retourner sur les actes de nos ancêtres, aussi longtemps que l'on tiendra à savoir ce qu'est un Romain, ce qu'est un homme indompté, alors même que toutes les têtes étaient courbées et soumises au joug de Séjan, ce qu'est un individu au talent, à l'âme, aux mains libres » [14].

Quels sont les mérites de l'historien? Sa véracité et sa droiture, certes; mais cela est expédié en trois mots, *incorrupta rerum fide*. Ce qui est plus important (car on voit bien que l'éloge procède par ordre croissant), c'est qu'il a travaillé pour la mémoire patriotique, qui consiste à sauvegarder

11. Suétone, *Diu. Claud.*, 41-42; Sénèque, *Apoc.*, 5, 4.

12. *Pol.* 8, 2.

13. Tac., *Ann.*, 4, 34-35; Dion Cassius, 57, 24; Suét., *Tib.*, 61; *Cal.*, 16; Quint., 10, 1, 104. Sénèque le Père, *Suas.*, 19, nous a conservé une citation des *Annales* de Cordus, pleine de pathétique. Cf. H. BARDON, *La littérature latine inconnue*, II, Paris, 1956, p. 162-163.

14. *Marc.*, 1, 3 : *Optime meruisti de Romanis studiis : magna illorum pars arserat; optime de posteris, ad quos ueniet incorrupta rerum fides, auctori suo magno imputata; optime de ipso, cuius uiget uigebitque memoria quamdiu in pretio fuerit Romana cognosci, quamdiu quisquam erit qui reuerti uelit ad acta maiorum, quamdiu quisquam qui uelit scire quid sit uir Romanus, quid, subactis iam ceruicibus omnium et ad Seianianum iugum adactis, indomitus, quid sit homo ingenio, animo, manu liber.*

le souvenir des événements nationaux, des *Romana*, et plus encore, des *acta maiorum* pris comme modèle. Il contribue ainsi à dresser le modèle du citoyen (*uir Romanus*), mais surtout du *uir indomitus* et *ingenio, animo, manu liber*. L'histoire, on le voit, glisse vers l'*exemplum* moral. Remarquons bien en effet le mot *liber*, qui clôt l'envolée. Nous savons bien, depuis les définitions cicéroniennes, que la *libertas* caractérise la citoyenneté républicaine. Mais elle caractérise aussi le sage stoïcien, que son indifférence aux valeurs du monde, et en particulier à la mort, met au-dessus des coups du sort et affranchit de toutes les sortes de servitude, qu'il saura toujours, par sa grandeur d'âme et sa constance, négliger, voire esquiver, s'il en est besoin, par le suicide. Crémutius Cordus, en se donnant héroïquement la mort, a démontré sa *libertas* : liberté politique certes, revendiquée par le citoyen face au tyran, mais surtout liberté intérieure. Par là celui qui n'était jusqu'alors qu'un historien exemplaire devient un exemple moral. Sénèque le lui fait dire clairement : « Pour ma part, je n'ai donné à personne de pouvoir sur moi, et en m'abstenant de nourriture, j'ai montré que j'avais mis dans mes écrits la grandeur morale qui était celle de ma vie »[15].

Mettre en accord sa vie et ses écrits, sa vie et ses propos : cette exigence sera souvent rappelée par Sénèque dans ses œuvres postérieures, mais c'est au philosophe qu'il la prescrira[16]. En somme, si Crémutius Cordus est admirable, c'est moins comme historien que parce qu'il a agi, délibérément ou non, en philosophe stoïcien. Et d'ailleurs dans la prosopopée finale, où l'âme de Cordus du haut des cieux s'adresse à Marcia en une imitation évidente du *Songe de Scipion*, le héros a des paroles quelque peu dédaigneuses et réductrices pour son œuvre historique qu'il voit désormais de très haut : « Je me plaisais à raconter les événements qui avaient eu lieu en un siècle unique, dans une partie reculée du monde, chez une poignée de gens »[17]. Que tout cela lui semble désormais dérisoire!

Les *Consolations* comptent parmi les plus anciennes œuvres de Sénèque qui nous aient été conservées. Pour trouver d'autres témoignages sur la façon dont le philosophe juge l'histoire et les historiens, il faut attendre les *Questions naturelles* et les *Lettres*, quelque vingt ans plus tard. Sénèque y parle désormais sans flatterie ni considérations parasites, et il faut bien dire que le ton n'est plus le même et que le jugement devient clairement péjoratif. Premier grief : les ouvrages historiques sont longs et ennuyeux. Et quand ils font l'objet de lectures publiques auxquelles, puisque les conventions de la vie en société le veulent ainsi, il faut bien assister, la chose tourne à la corvée effroyable. Petite scène de la vie mondaine : « Le lecteur a apporté un volume d'histoire, énorme, roulé bien serré, et après en avoir lu une grande partie, il dit : « Je peux m'arrêter, si vous voulez ». « Non, lis, lis », lui crie le public qui voudrait bien qu'il se

15. *Marc.*, 26, 3 : *ego nihil in me cuiquam permisi et, cibo prohibitus, ostendi tam magno me quam uiuebam animo scripsisse.*

16. *Ep.*, 20, 1-2 ; 24, 15 ; 34, 4 ; 52, 8 ; 75, 4 (*concordet sermo cum uita*) ; 88, 42 ; 100, 11 ; 108, 35 ; 108, 38 ; 115, 1.

17. *Marc.*, 26, 5 : *Iuuabat unius me saeculi facta componere, in parte ultima mundi et inter paucissimos gesta.*

taise »[18]. La longueur des *Annales* d'un certain Tanusius était devenue proverbiale, au point que Sénèque se contente d'une allusion, nous condamnant du même coup à n'en rien savoir de plus : « Quant aux *Annales* de Tanusius, tu connais leur poids et leur surnom »[19]. Tite-Live trouve-t-il grâce à ses yeux ? Rien n'est moins sûr, car Sénèque ne dit pas grand'chose de lui, sinon qu'il est au même titre qu'Épicure l'auteur de livres particulièrement longs[20].

On peut donc soupçonner que Sénèque ne prend guère de plaisir à la lecture de l'histoire. Mais il est un autre grief, plus grave, puisque d'ordre épistémologique. Les textes se trouvent dans les *Questions naturelles* : dans ce traité de physique en effet Sénèque est amené à réfléchir sur les différentes méthodes de recherche scientifique et sur le degré de certitude auxquelles elles peuvent prétendre[21]. Et la méthode des historiens, il faut bien le dire, est tout au bas de l'échelle. Soit, dans le livre VII, le témoignage de l'historien Éphore, selon lequel une comète aurait disparu en se scindant en deux étoiles distinctes[22] : « Il n'est pas bien difficile d'ôter à Éphore toute autorité : c'est un historien. Certains se recommandent par des récits incroyables, et éveillent l'attention du lecteur, qui irait faire autre chose si on le promenait au milieu de faits quotidiens, en lui contant une merveille ; certains sont crédules, certains négligents ; chez les uns le mensonge se glisse à leur insu, d'autres s'y complaisent ; ceux-là ne l'évitent pas, ceux-ci le recherchent. Ces traits sont communs à toute cette engeance, qui croit que son œuvre ne peut être appréciée ni rencontrer le succès si elle n'est parsemée de mensonge »[23]. Toute cette sortie, on le voit, part une fois de plus de la conviction que l'histoire ne peut être qu'ennuyeuse : qui donc pourrait s'intéresser au récit de faits ordinaires, de *cotidiana* ? C'est parce que les historiens sont les premiers à s'en rendre compte qu'ils glissent dans leur récit des *incredibilia*, des *miracula*, bref du faux, *mendacium* (le terme revient deux fois). Certains ont pour excuse leur bêtise (*creduli... sunt*), d'autres manquent de sens critique (*neglegentes*) ; mais d'autres sont cyniques et trompent délibérément le lecteur, *quibusdam mendacium... placet.*

18. *Ep.*, 95, 2 : *Recitator historiam ingentem attulit minutissime scriptam, artissime plictam et magna parte perlecta : « Desinam » inquit « si uultis ». Adclamatur : « Recita, recita » ab iis qui illum obmutescere illic cupiunt.*

19. *Ep.*, 93, 11 : *annales Tanusii scis quam ponderosi et quid uocentur.* Tanusius Geminus, sénateur contemporain de César, fut l'un des derniers annalistes de la République, dont il raconta l'histoire depuis les origines jusqu'à la période contemporaine. Il est cité par Suétone, *Diu. Iul.*, 9, et Plutarque, *Caes.*, 22, 3 (cf. H. BARDON, *La littérature latine inconnue*, I, Paris, 1952, p. 264-265).

20. *Ep.*, 46, 1. Autres allusions, tout à fait anodines, à Tite-Live, dans *Tranq.*, 9, 5 ; *Ben.*, 7, 6, 1 ; *Ep.*, 100, 9. *Ira*, 1, 20, 6, le qualifie de *disertissimus*, sans que l'on puisse savoir si le compliment s'applique à son œuvre historique ou à ses autres ouvrages.

21. Cf. notre ouvrage *Sapientiae facies. Étude sur les images de Sénèque*, Paris, 1989, p. 300-308.

22. Éphore de Cumes, en Éolide, d'abord orateur et disciple d'Isocrate (Cic., *De Or.*, II, 57 ; *Or.*, 172 ; *Brut.*, 204 ; Sén., *Tranq.*, 6, 4), était l'auteur d'une *Histoire universelle* en 30 livres. Polybe (VI, 45, 1) le compte parmi les plus savants historiens anciens.

23. *N. Q.*, VII, 16, 1-2 : *Nec magna molitione detrahenda est auctoritas Ephoro : historicus est. Quidam incredibilium relatu commendationem parant et lectorem, aliud acturum si per cotidiana ducetur, miraculo excitant ; quidam creduli, quidam neglegentes sunt ; quibusdam mendacium obrepit, quibusdam placet ; illi non euitant, hi appetunt. Haec in commune de tota natione, quae approbari opus suum et fieri populare non putat posse, nisi illud mendacio aspersit.*

Ne manifestent-ils jamais de scrupules ? Si, il arrive parfois qu'ils refusent de prendre un témoignage à leur compte ; mais c'est un stratagème pour paraître consciencieux et mieux faire oublier leurs mensonges antérieurs[24].

Il nous est d'ailleurs donné d'observer un historien à l'œuvre ; cet historien, c'est Sénèque lui-même. Car nous avons eu grand tort de prétendre que Sénèque n'a pas composé d'ouvrage d'histoire. Il en a bel et bien écrit un : il s'agit de l'*Apocoloquintose*. Tel est en effet le déguisement qu'il s'amuse à revêtir dans ce terrible pamphlet, « récit » des derniers instants de Claude et de son arrivée au ciel, parmi les dieux dont le *diuus Claudius* prétend désormais faire partie[25]. Le premier chapitre, qui parodie de façon délectable les poncifs des préfaces historiques, montre que dès 54, date de la composition de l'*Apocoloquintose*, toutes les réserves de Sénèque face à l'histoire étaient formées. L' « historien » commence, selon les règles de l'art, par énoncer et délimiter son sujet : il racontera « ce qui s'est passé au ciel le troisième jour avant les ides d'octobre »[26]. Puis il définit sa mission, qui est celle de l'histoire en général : « perpétuer le souvenir » d'événements mémorables, *memoriae tradere*[27]. Suivent les protestations habituelles d'impartialité : *nihil nec offensae nec gratiae dabitur*[28] ; protestations d'autant plus savoureuses qu'elles ne prétendent tromper personne. L'historien pose alors le problème de fond, celui des sources et de l'exactitude du récit : et si quelqu'un lui demandait l'origine de ses informations « si véridiques », *ita uera* ? Eh bien, rétorque-t-il avec une belle désinvolture, « si je n'en ai pas envie, je ne répondrai pas », *si noluero, non respondebo ibid.*) ; et s'il me plaît de répondre, je dirai n'importe quoi : « qui a jamais exigé d'un historien des *iuratores* ? »[29]. Et si l'on insiste encore, Sénèque citera comme garant l'homme qui a juré au Sénat avoir vu Drusilla, la sœur de Caligula, monter au ciel[30] : c'est lui encore qui a vu Claude prendre le même chemin. Et pour ce qui s'est passé au ciel à l'arrivée de Claude,

24. *N. Q.*, IV, 3, 1 : *illi* (*scil. historici*), *cum multa mentiti sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spondere sed adiciunt : « penes auctores fides erit »* Cf. Sall., *Iug.*, 17, 7 ; Pline, *N. H.*, 17, 93.

25. Pour les questions qui ont été soulevées par la critique à propos du genre et de l'authenticité de l'*Apocoloquintose*, on se rapportera à la mise au point bibliographique de K. BRINCKMANN, « Senecas 'Apocolocyntosis' : Ein Forschungsbericht, 1959-1982 », dans *A. N. R. W.*, II, 32, 2, p. 885-914. Cette authenticité ne nous paraît pas devoir être remise en question, malgré la récente édition de R. RONCALI(Teubner, 1990).

26. *Apoc.*, I, 1 : *quid actum sit in caelo ante diem III. idus octobris.* Même délimitation du sujet ap. Sall., *Cat.*, 4, 3 (*de Catilinae coniuratione... paucis absoluam*) ; Tite-Live, *praef.*, 1 (*si a primordio urbis res populi Romani perscripserim...*) ; Tac., *Hist.*, 1, 1 (*initium mihi operis Seruius Galba iterum, Titius Vinius consules erunt...*) ; *Ann.*, 1, 3 (*consilium mihi pauca de Augusto et extrema tradere, mox Tiberii principatum et cetera...*).

27. *Ibid.* Cp. Sall., *Cat.*, 4, 4 (*memorabile*) ; *Iug.*, 4, 1 (*memoria*) ; Tite-Live, *praef.*, 3 (*memoriae... consuluisse*) ; Tac., *Agr.*, 1, 1 (*posteris tradere*).

28. *Ibid.* Cp. Polybe, I, 14, 6 ; Sall., *Cat.*, 4, 3 (*quam uerissime potuero*) ; Tac., *Agr.*, 1, 2 (*sine gratia aut ambitione*) ; *Hist.*, 1, 3 (*neque amore... et sine odio*) ; *Ann.*, 1, 3 (*sine ira et studio*). Tels sont aussi les préceptes de Cicéron, *De Or.*, II, 62 : *ne quae suspicio gratiae sit in scribendo, ne quae simultatis.*

29. *Apoc.*, 1, 2 : *quis umquam ab historico iuratores exegit ?* Le terme de *iurator* désignait *usu prisco* des appariteurs des censeurs, dont la fonction exacte est mal connue ; il semble qu'ils aient été chargés de vérifier les déclarations des citoyens et de les transmettre sous serment au censeur (cf. Tite-Live, 39, 44, 2, mais la leçon *iuratores* n'est pas certaine ; Plaute, *Poen.*, 58 ; *Trin.*, 872 ; *Th. L. L.*, VII, 2, 5, col. 664, 52 sq.).

30. Cf. Dion Cassius, 59, 11 : Drusilla fut divinisée sur le témoignage d'un certain Liuius Geminius, dont la vue perçante lui valut de la part de Caligula la somme de 250 000 deniers.

l' « historien » s'en remettra toujours au même *auctor*[31]. Peut-on mieux se moquer du monde? L'*Apocoloquintose*, c'est vrai, est une parodie burlesque. Derrière elle néanmoins se profile le réel, et le chroniqueur impudent de l'*Apocoloquintose* ne fait que pousser jusqu'à l'absurde la légèreté et la malhonnêteté qui, dans les *Questions naturelles*, sont imputées sur le mode sérieux aux *historici*.

Les deux seuls moments où Sénèque parle favorablement de l'histoire et des historiens sont donc les deux *Consolations* à Polybe et à Marcia. La première est une œuvre courtisane où il importait de flatter l'historien Claude. Dans la seconde, Cremutius Cordus, auteur d'*Annales*, est loué, certes; mais il l'est moins comme historien que comme héros moral. L'hostilité de Sénèque à l'histoire, pour suivre le strict ordre chronologique, se montre sans fard dans l'*Apocoloquintose*, qui, par-delà la parodie et l'intention polémique, esquisse la critique de la méthode historique : mauvaise foi des historiens, absence de contrôle des sources, recours à des mensonges pour intéresser le lecteur. Sénèque ne dira rien d'autre, quelque six ans plus tard, dans les *Questions naturelles* : l'histoire en elle-même est inintéressante, les historiens sont des imbéciles ou des cyniques. Jugement sans nuances et qui ne ferait pas honneur à Sénèque s'il ne s'insérait dans des considérations plus larges sur le savoir, ses formes et sa finalité.

Nous allons nous attacher maintenant non plus strictement à l'histoire comme genre littéraire, mais à ce que nous pourrions appeler de façon très large les « connaissances historiques ». Cette formule nous semble l'une des traductions possibles, sinon tout à fait satisfaisante, de *historiae*. Car, au pluriel, le terme s'applique à un contenu et non plus à un genre littéraire; il s'emploie *speciatim de historiis ea, quae ad auctores in ludis grammaticis tractandos apta sunt (etiam res mythicas) continentibus*, selon la définition du *Thesaurus Linguae Latinae*[32]. Les *historiae* relèvent donc de l'activité du grammairien qui y fait appel pour commenter devant ses élèves les auteurs du programme; cette définition, très large, inclut toute connaissance relative au contenu de l'œuvre et englobe les éléments légendaires, *res mythicas*. Mais comme la grammaire elle-même fait partie des « arts libéraux », les réflexions les plus explicites de Sénèque sur les *historiae* figurent dans la célèbre *Lettre* 88 sur les *studia liberalia*[33].

La liste des arts libéraux a varié durant l'Antiquité, d'où, parmi les chercheurs, des polémiques[34]. Notons simplement que Sénèque s'en tient à une liste simplifiée, qui n'est pas exactement le *quadriuium* de l'Antiquité tardive, et qui comprend la grammaire, la géométrie, l'astronomie et la

31. *Apoc.*, 5, 1 : *In caelo quae acta sint audite : fides penes auctorem erit.* Cp. *N. Q.*, IV, 3, 1 (cité n. 21).

32. *Th. L. L.*, VI, 3, col. 2838, 57-58.

33. Cf. A. STÜCKELBERGER, *Senecas 88. Brief. Über Wert und Unwert der freien Künste*, Heildelberg, 1965.

34. Cf. H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1965[2] (1[re] éd. 1948); ID., « Les arts libéraux dans l'Antiquité classique », dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen-Age (Actes du quatrième Congrès international de philosophie médiévale, 27 août-2 septembre 1967)*, Montréal-Paris, 1969, p. 5-27; I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris, 1984.

musique. Seule ici nous intéresse l'activité du grammairien, c'est-à-dire l'étude et le commentaire des textes littéraires au programme des écoles. Sénèque la décrit en deux formules successives qui se complètent et s'éclairent réciproquement; nous les citons en latin, car la traduction ne saurait rendre la précision technique des termes originels. *Grammaticus circa curam sermonis uersatur et, si latius euagari uult, circa historias, iam ut longissime fines suos proferat, circa carmina*[35]. Cette première description est suivie d'une seconde énumération des tâches du grammairien : *syllabarum enarratio et uerborum diligentia et fabularum memoria et uersuum lex ac modificatio* (*ibid.*). Le témoignage de Sénèque converge avec ceux des grammairiens et des rhéteurs que nous possédons par ailleurs[36] : la tâche première du grammairien (Sénèque laisse de côté le déchiffrage et la lecture expressive par lesquels commençait la leçon) consiste à s'attacher au langage même, au *sermo*, par un commentaire proprement grammatical, qui examine successivement les syllabes et les mots (*syllabarum enarratio et uerborum diligentia*). Le commentaire métrique (*circa carmina; uersuum lex ac modificatio*) ne viendra qu'en troisième et dernier lieu, « dans le cas où [le grammairien] va jusqu'aux limites de son domaine », *ut iam longissime fines suos proferat*. Auparavant, dans un deuxième temps, il se livrera au commentaire *circa historias*, ou, selon la deuxième formule proposée par Sénèque, à la *fabularum memoria*.

On peut s'étonner de l'équivalence de *historiae* et de *fabulae*. Comment peuvent se trouver sur le même plan la connaissance des faits historiques et les récits légendaires? C'est qu'il faut bien voir que le commentaire *circa historias*, qui succède aux remarques de forme, est le commentaire relatif au fond, au sujet[37]. Et selon que l'auteur étudié est un orateur, un historien ou un poète, le commentaire peut s'attacher à des éléments proprement historiques, mais aussi à des récits légendaires ou mythiques. D'où, dans la définition du *Thesaurus* citée plus haut, le *etiam res mythicas* : les *historiae* couvrent un champ extrêmement large, qui déborde celui des *res gestae* dans lesquelles se confinerait l'histoire proprement dite.

D'où les grammairiens tirent-ils leur documentation *circa historias*? Selon Quintilien, « il suffit d'exposer ce qui est reçu, ou, du moins, ce qui a été rapporté par des auteurs illustres »[38]. L'erreur consiste en effet à se donner trop de mal, à aller *usque ad superuacuum laborem* (*ibid.*), c'est-à-dire jusqu'à une accumulation de détails pêchés dans des ouvrages obscurs, qui accablent l'esprit et l'empêchent d'aller à l'essentiel. Quand il s'agit de commenter des récits fabuleux en particulier, certains grammairiens s'adonnent avec délices aux délires de l'érudition mythologique, et les

35. *Ep.*, 88, 3.

36. Cp. Denys le Thrace, *Ars gramm.*, 1; Diomède, in *Gramm. Lat.*, 1, 426, 18 sq. (KEIL); Cic., *De Or.*, I, 187 (*in grammaticis poetarum pertractatio, historiarum cognitio, uerborum interpretatio, pronuntiandi quidam sonus*); Quint., *I. O.*, I, 8, 18.

37. Cf. H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation...*, p. 408 : « Ce terme consacré d'*historiae* ne doit pas être compris à contre-sens; il désigne non pas l'histoire au sens moderne et étroit du mot, mais tout « ce que raconte » le texte étudié. »

38. Quint., *I. O.*, I, 8, 18 : *receptas aut certe claris auctoribus memoratas [historias] exposuisse satis est* (éd. et trad. J. COUSIN, C. U. F.).

moins scrupuleux en viennent à inventer en toute impunité des mensonges incontrôlables [39].

Dans la *Lettre* 108, 30-31, Sénèque met en scène un grammairien en train de se livrer à un commentaire du *De republica* de Cicéron. Pour la clarté de son propos, afin d'éviter toute équivoque, il dédouble le grammairien en un *grammaticus* proprement dit, préposé aux explications strictement grammaticales et lexicales, et un *philologus*, « érudit » qui se charge du commentaire sur le fond. S'agissant d'un texte comme le *De republica*, le commentaire du *philologus* est de nature proprement historique. Ses annotations s'attachent à la généalogie des premiers rois de Rome, aux rapports entre le titre contemporain de *dictator* et celui, archaïque, de *magister populi*, aux circonstances de la mort de Romulus, à l'apparition de la notion juridique de *prouocatio ad populum*. Nous saisissons tout de suite les dangers de la méthode : elle aboutit à une érudition pointilliste et dispersée, qui réclame une documentation énorme et conduit à dépouiller les ouvrages d'histoire les plus divers et les plus rares; et quand la documentation n'existe pas, voyons-nous dans la *Lettre* 88, le commentateur ne craindra pas de s'abandonner à des supputations téméraires [40]. S'ensuivent des connaissances disparates, voire contradictoires (Quintilien pour sa part citera le cas du grammairien Didyme, qui fut pris en flagrant délit de contradiction avec lui-même) [41], et qui prennent volontiers l'aspect dérisoire de « livre des records ». Sénèque multiplie les exemples railleurs : ainsi, à propos des généraux romains, on a pu se donner la peine d'établir ce que chacun a été le premier à faire : Diulius a remporté la première victoire navale, Curius Dentatus a été le premier à introduire des éléphants dans son triomphe, Pompée, le premier à faire exécuter des condamnés en les opposant à des éléphants, et ainsi de suite — la verve de Sénèque ne se lasse pas [42]! D'autres se demandent qui le premier a écrit des vers, ou encore, comme Didyme toujours, mêlent questions d'histoire littéraire (patrie d'Homère, biographies d'Anacréon et de Sappho) et de mythologie (généalogie d'Énée) [43].

Cette érudition, historique ou pseudo-historique, n'aboutit donc pas à une véritable connaissance du passé ni à plus forte raison à une philosophie de l'histoire : elle accumule un savoir de mauvais aloi qui se résout en un fatras désordonné. Mais elle tombe aussi sous le coup de griefs plus généraux et plus graves, qui s'appliquent à l'ensemble des *studia liberalia* [44]. Et d'abord le temps que prennent ces *studia* : de telles études, s'ajoutant aux

39. Quint., *I. O.*, I, 8, 21 : *quod euenit praecipue in fabulosis usque ad deridicula quaedam, quaedam etiam pudenda, unde improbissimo cuique pleraque fingendi licentia est (...) Ex quo mihi inter uirtutes grammatici habebitur aliqua nescire.*

40. Cf. *Ep.*, 88, 39 : *Itane est? Annales euoluam omnium gentium et quis primus carmina scripserit, quaeram? Quantum temporis inter Orphea intersit et Homerum, cum fastos non habeam, computabo?*

41. *I. O.*, I, 8, 20. Pour Sénèque, Didyme est le type du grammairien à l'œuvre surabondante et oiseuse (*Ep.*, 88, 37).

42. Sén., *Breu.*, 13, 3-6.

43. Sén., *Ep.*, 88, 39 et 37.

44. Pour le problème d'ensemble des *studia liberalia* chez Sénèque, cf. A. STÜCKELBERGER (*op. cit.*, n. 33).

occupationes privées et publiques, absorbent l'existence. Or la vie humaine est brève et on ne saurait en être trop économe : « prends la mesure de ta vie : elle ne peut contenir tant de choses » : l'idée apparaît à de multiples reprises dans l'œuvre de Sénèque, et elle est un des fondements de sa méditation sur le temps[45]. Ce qu'il faut aussi ménager, c'est la capacité de l'esprit humain, qui n'est pas infinie. L'argument va beaucoup plus loin que la banale remarque de bon sens. Nous avons montré dans des travaux antérieurs comment Sénèque, en accord avec la psychologie matérialiste des stoïciens, se représente l'âme sur le modèle d'un espace fini, dont les limites ne sont pas extensibles[46]. L'âme possède ses *fines*[47], et comme tout espace concret, elle court le risque d'être encombrée : encombrée par les passions, qui s'y bousculent et s'y étouffent, créant une souffrance psychique[48]; ou encore, et c'est ce qui nous importe ici, encombrée d'une érudition vaine qui empêche les connaissances véritablement précieuses, celles qui conduisent à la vertu, d'y trouver leur place. « Pour que ces dernières, si nombreuses, si grandes, puissent y être librement hébergées, il faut ôter de l'âme les choses superflues. La vertu ne viendra pas s'installer dans ces recoins : ce qui est grand a besoin d'un large espace »[49].

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : parvenir à la sagesse, installer la *uirtus* dans l'âme. Tout le problème du savoir — problème dont la connaissance du passé n'est qu'un cas particulier — est rapporté à cette finalité. Un savoir ne vaut que s'il contribue à l'amélioration morale et fait progresser vers la sagesse. Tel n'est pas le cas des *studia liberalia* qui portent bien mal leur nom : « Il n'y a qu'une étude qui soit vraiment libérale, c'est celle qui rend libre : celle de la sagesse, sublime, courageuse, magnanime. Les autres sont mesquines et puériles »[50]. Précisément les *historiae* des grammairiens sont caractéristiques de cet *inane studium superuacua discendi*, dont Sénèque déplore dans le *De breuitate uitae* qu'il ait envahi ses contemporains. Car l'érudition mythologique et historique ne sert à rien : « Ces choses-là diminueront-elles les erreurs de quelqu'un? » (il s'agit d' « erreurs » morales, la vertu, pour Sénèque comme pour ses maîtres stoïciens, étant un savoir). « Limiteront-elles les désirs de quelqu'un? Rendront-elles quelqu'un plus courageux, plus juste, plus libéral? »[51].

Si dans le *De breuitate uitae* et dans la *Lettre* 88 le grief s'attache aux excès d'une érudition dont Sénèque brosse, il faut bien le reconnaître, un

45. *Ep.*, 88, 41 : *metire aetatem tuam : tam multa non capit.* Même idée dans *Ot.*, 5, 7; *N. Q.*, III, *praef.* 1-4; *Ep.*, 48, 12; 49, 5; 117, 32. Cf. notre article : « L'intériorisation du loisir chez Sénèque » (*op. cit.*, n. 6).

46. Cf. notre article : « La métaphore et l'abstraction dans la prose de Sénèque », dans *Entretiens sur l'Antiquité classique*, XXXVI, Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève, 1991, p. 118-121.

47. *Ira*, I, 8, 2.

48. *Tranq.*, 2, 10 : *in angusto inclusae cupiditates sine exitu se ipsae strangulant.*

49. *Ep.*, 88, 35 : *Haec tam multa, tam magna ut habere possint liberum hospitium, superuacua ex animo tollenda sunt. Non dabit se in has angustias uirtus : laxum spatium res magna desiderat.*

50. *Ep.*, 88, 2 : *Unum studium uere liberale est, quod liberum facit : hoc est sapientiae, sublime, forte, magnanimum. Cetera pusilla et puerilia sunt.*

51. *Breu.*, 13, 9 : *cuius ista errores minuent? cuius cupiditates prement? quem fortiorem, quem iustiorem, quem liberaliorem facient?*

tableau péjoratif à l'extrême, la préface du livre III des *Questions naturelles* nous offre, elle, un texte définitif, une contestation radicale de l'histoire sous toutes ses formes. « On s'est épuisé à écrire l'histoire de rois étrangers et les souffrances qu'à tour de rôle subirent et s'infligèrent les peuples. Qu'il vaut mieux éteindre ses propres passions que de transmettre celles des autres à la postérité! (...) Qu'il vaut mieux s'enquérir de ce qu'il faut faire que de ce qui a été fait (...)! »[52]. Sénèque prend pour exemple l'histoire des guerres menées par Philippe, Alexandre et Hannibal. Il est inutile et même nocif de passer son temps à évoquer les silhouettes des grands conquérants et leurs destinées exceptionnelles, à moins d'en faire la matière d'un exercice philosophique. Ne serait-il pas préférable, en effet, au lieu de s'attarder sur leurs méfaits et sur les retours de fortune d'un Hannibal, de méditer sur la fortune et de prendre conscience de l'instabilité de ses faveurs, plus mobiles que le vent (*ibid.*)? Autant dire que la connaissance historique n'est pas une finalité en soi, qu'elle ne vaut pas par elle-même. Elle doit céder la place à l'urgence de la réflexion morale, ou du moins elle ne peut se justifier que si elle conduit à la morale. Le précepte vaut d'ailleurs pour toute lecture et pour tout domaine de connaissance : je ne t'empêche pas de lire, dira Sénèque à Lucilius, mais je te demande de rapporter tout ce que tu lis *ad mores*, à la morale[53].

Reste que la contribution de l'histoire aux *mores* demeure bien mince. Le premier usage que l'on peut en faire consiste à se procurer dans les ouvrages historiques des *exempla* moraux[54]. C'est ainsi que l'on voit Sénèque puiser un *exemplum* dans le livre XVIII des *Annales* de Claudius Quadrigarius[55]; seul cas, il est vrai, où la source soit explicitement citée. On sait par ailleurs qu'il existait des recueils d'*exempla* dispensant les écrivains de recourir directement aux historiens; aussi est-il bien difficile de mesurer ce que Sénèque dans ce domaine doit réellement à ses lectures. Dans une veine voisine les historiens, au même titre que les poètes, sont une mine de *uoces*[56], c'est-à-dire de formules morales dont Sénèque, dans le premier quart de sa correspondance avec Lucilius, fait une grande consommation;

52. *N. Q.*, III, *praef.* 5-7 : *Consumpsere se quidam, dum acta regum externorum componunt quaeque passi inuicem ausique sunt populi. Quanto satius est sua mala extinguere quam aliena posteris tradere? (...) Quanto satius est quid faciendum sit quam quid factum quaerere (...)* Le texte mériterait d'être cité en entier.

53. *Ep.*, 89, 18 : *quominus legas non deterreo, dummodo quicquid legeris, ad mores statim referas.*

54. Pour l'*exemplum* historique chez Sénèque, cf. F. PRÉCHAC, « Sénèque et l'histoire », *Rev. Philol.*, IX, 1935, p. 361-370; ID., « Encore 'Sénèque et l'histoire' », *Rev. Philol.*, XIV, 1940, p. 247-253 (ces deux articles ne traitent pas, malgré leur titre, du sujet d'ensemble qui est le nôtre ici, mais étudient l'exactitude historique de l'*exemplum* de Cinna dans le *De Clementia*); S. MASO, articles cités n. 5; K. DÖRING, *Exemplum Socratis. Studien zur Sokratesnachwirkung in der kynisch-stoischen Popularphilosophie der frühen Kaiserzeit und im frühen Christentum*, Wiesbaden, 1979; L. CASTAGNA, *op. cit.*, n. 5; R. G. MAYER, « Roman historical exempla in Seneca », dans *Entretiens sur l'Antiquité classique*, XXXVI, Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève, 1991, p. 141-169.

55. *Ben.*, III. 23, 2. Claudius Quadrigarius écrivit des *Annales* à l'époque de Sylla, dont il était un partisan et qu'il sut présenter sous des couleurs flatteuses. Par ailleurs il traduisit du grec les *Annales* écrites par C. Acilius vers 142 (cf. H. BARDON, *op. cit.*, n. 19, p. 157-158 et p. 70).

56. *Ep.*, 33, 2 : *eiusmodi uocibus referta sunt carmina, refertae historiae.*

ce dernier les apprécie et en réclame d'autres. Mais la position de Sénèque vis-à-vis des *uoces* est partagée. Certes, les *uoces* ont une efficacité persuasive certaine liée à leur rythme (dans le cas des sentences poétiques) ou à leur concision, explique la *Lettre* 94 : « en outre les préceptes ont par eux-mêmes beaucoup de poids, particulièrement s'ils sont insérés dans un poème ou, en prose, contractés sous la forme d'une *sententia* »[57]. Leur intérêt reste cependant ponctuel dans la mesure où elles ne sont que des éléments isolés, des *flosculi,* que ne soutient ni ne justifie la cohérence d'un système considéré dans son ensemble : car la valeur philosophique, comme la valeur esthétique, ne réside pas dans un membre isolé, mais elle se juge d'après le tout[58]. Certes, admet Sénèque dans une autre lettre, les sentences peuvent être utiles aux novices et aux profanes, *rudibus adhuc et extrinsecus auscultantibus,* parce qu'elles se gravent aisément dans la mémoire ; mais l'homme qui est déjà en progrès, le *certi profectus uir,* au lieu de s'appuyer sur des sentences isolées, doit être devenu capable d'en proférer lui-même[59] ; il doit avoir intériorisé la leçon, être passé de la *memoria* à la *scientia.*

L'intérêt de l'histoire comme source d'*exempla* et de *uoces,* pour réel qu'il soit, trouve donc vite ses limites ; d'autant que l'histoire propose aussi des modèles nocifs, tels ceux des célèbres hommes de guerre, Alexandre, Pompée, César, Marius, qui passent pour de grandes figures du passé. Et pourtant chacun d'eux, loin d'offrir un exemple de vertu, était conduit par une passion spécifique, le *furor* pour Alexandre, l'*insanus amor magnitudinis falsae* pour Pompée, la *gloria et ambitio* pour César, l'*ambitio* pour Marius. D'où la conclusion : « tous ces exemples qu'on impose à nos yeux et à nos oreilles, il faut les repousser »[60]. Les *exempla* historiques doivent être maniés avec discernement, faute de quoi ils risquent d'étayer les préjugés pathogènes au lieu d'illustrer les valeurs éthiques.

Une autre utilisation positive de l'histoire, qui va plus loin que le simple emprunt d'*exempla,* consiste à se servir du passé pour éclairer la réflexion sur les problèmes moraux contemporains. Dans la *Lettre* 97, 2-10, Sénèque remonte à l'époque de Cicéron pour conter le scandale de Bona Dea et la corruption des juges lors du procès de Clodius. On peut dire qu'il fait œuvre d'historien, bien que, du fait de la célébrité de l'affaire, le récit reste d'une concision extrême. Sénèque procède d'abord à une brève *narratio,* dans laquelle sont rappelés les éléments marquants du scandale et la façon révoltante dont les juges furent achetés par Clodius ; puis, *quia res fidem excedit,* il livre en guise de document brut un extrait d'une lettre de Cicéron à Atticus. Pour autant le récit se propose une autre fin qu'historique, et conformément aux principes de Sénèque, il vise la réflexion morale. Il s'agit

57. *Ep.*, 94, 27-29 : *praeterea ipsa quae praecipiuntur per se multum habent ponderis, utique si aut carmini intexta sunt aut prosa oratione in sententiam coartata.* Sénèque donne comme exemple des sentences de Caton. Cf. aussi *Ep.*, 108, 8-12, sur l'efficacité des préceptes versifiés comme on peut en entendre au théâtre.

58. *Ep.*, 33, 5.

59. *Ep.*, 33, 6-7.

60. *Ep.*, 94, 61-68 : *omnia ista exempla quae oculis atque auribus nostris ingeruntur, retexenda sunt.*

en effet de démonter le préjugé courant par lequel chaque génération s'imagine que l'époque qu'elle vit est plus corrompue que les précédentes. Le scandale de Bona Dea démontre que le vice est de tous les siècles, et que « chaque époque aura ses Clodius », *omne tempus Clodios (...) feret.* D'où la conclusion : méfions-nous de la contagion des *uitia*, à quelque génération que ce soit.

Source d'*exempla*, ou à l'occasion source de considérations nourrissant la réflexion morale : voilà le seul intérêt que Sénèque semble trouver à l'histoire. Serait-il indifférent à la contemplation du passé? Un tel parti-pris nous paraîtrait bien mutilant et nous décevrait de sa part; mais surtout, il entrerait en contradiction avec la conception que le Portique, et Sénèque avec lui, se donnent du temps. Les stoïciens en effet ont longuement réfléchi au problème du temps, du point de vue de l'ontologie aussi bien que de la morale[61]. Pour la conscience humaine, le temps se divise en trois moments, le passé, le présent et l'avenir; et seul le sage possède la pleine maîtrise de ces trois moments. Travailler à la sagesse — et Sénèque entre pleinement dans ces vues — c'est donc aussi s'approprier le temps, et à l'inverse, être indifférent au passé, lui dénier toute valeur, ce serait être indifférent à la sagesse[62]. Tel n'est pas le cas de Sénèque, on s'en doute, même lorsqu'il raille l'histoire et les historiens ou bien l'érudition des grammairiens. Simplement, lorsqu'il prend le passé en considération, il le fait non sur le mode historique, mais sur le mode philosophique, le seul, pense-t-il, qui soit apte à procurer une connaissance véritable du temps. Cette conviction se fait jour dès les premiers écrits, dans la *Consolation à Marcia.* L'âme de Crémutius Cordus parvenue aux cieux mesure l'étroitesse des recherches historiques auxquelles elle se livrait naguère et les compare à la contemplation du cosmos dont il lui est désormais donné de jouir : « Je me plaisais à raconter les événements qui avaient eu lieu en un siècle unique, dans une partie reculée du monde, parmi une poignée de gens : je peux maintenant contempler tant de siècles, l'enchaînement de tant d'époques, la totalité des années, je peux voir les royaumes qui surgissent, ceux qui vont s'effondrer, et la chute des grandes cités, et les avancées nouvelles de la mer »[63]. Du haut des cieux, l'âme du sage connaît donc la totalité du temps, passé, présent et futur, elle assiste à la naissance et à la mort des civilisations et mesure la durée des cycles cosmiques. Le texte, et la *Consolation* avec lui, s'achèvent par une formidable évocation de la fin du monde sous l'action conjuguée des quatre éléments, terre, air, eau et feu.

Mais, nous dira-t-on peut-être, la connaissance du passé ainsi promise au sage ne lui est donnée qu'après la mort, en une contemplation céleste de l'œuvre divine, et elle ne saurait en cette vie se substituer au travail des

61. Cf. l'ouvrage classique de V. GOLDSCHMIDT, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, 1969[2] (1re éd. 1953).

62. Cf. notre article « Sénèque et l'appropriation du temps » (*op. cit.*, n. 6).

63. *Marc.*, 26, 5 : *iuuabat unius me saeculi facta componere, in parte ultima mundi et inter paucissimos gesta : tot saecula, tot aetatum contextam seriem, quicquid annorum est, licet uisere; licet surrectura, licet ruitura regna prospicere, et magnarum urbium lapsus, et maris nouos cursus.*

historiens ni même lui être comparée. Quant au texte lui-même, c'est une péroraison, grandiose certes mais aussi rhétorique, qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Or, point du tout. Divers autres textes en effet, qui s'échelonnent jusqu'à la fin de l'œuvre de Sénèque, disent la même chose, sur un mode plus concret mais avec la même intensité : c'est l'étude de la philosophie et elle seule qui confère la possession du temps et procure la connaissance du passé. Revenons d'abord au *De breuitate uitae.* Sénèque vient d'y railler, au chapitre 13, les recherches des grammairiens, aussi dérisoires que dévoreuses de temps. Or, dit-il, ce n'est pas en s'enlisant dans l'érudition pseudo-historique qu'on s'ouvre le passé, mais en s'adonnant à l'étude de la sagesse, car alors « aucun siècle ne nous est interdit, nous sommes admis dans tous, et s'il nous plaît de franchir par notre grandeur d'âme les limites étroites de la faiblesse humaine, nous disposons de beaucoup de temps à parcourir. Nous pouvons débattre avec Socrate, douter avec Carnéade, rester en repos avec Épicure, vaincre la nature humaine avec les stoïciens, en franchir les bornes avec les cyniques »[64]. Par la lecture et la méditation des œuvres que nous ont léguées les sages d'autrefois, nous restituons leur présence, et cette fréquentation nous introduit dans le passé qui était le leur. Notons que les principales écoles socratiques sont citées à part égale : la prise de possession du passé par la lecture des grands textes n'est pas le privilège des stoïciens. Elle est donnée, quelle que soit leur école, à tous ceux qui étudient la sagesse et pratiquent l'ascèse philosophique.

Cette familiarité avec le passé, cette certitude d'une relation immédiate avec les esprits d'autrefois à travers leurs œuvres, est familière à tous ceux qui pratiquent l'histoire de la littérature et de la philosophie, de nos jours comme dans l'Antiquité; sans doute même est-ce là l'un des attraits de ce genre d'études. Il est vrai que la lecture des œuvres crée le sentiment d'un contact intime, plus intime que ne le permettrait la simple relation des faits et gestes — puisque c'est à cette tâche que Sénèque limite l'histoire. Mais il faut bien avoir conscience aussi que l'étude de la philosophie telle que la conçoit Sénèque ne se limite pas à la seule lecture des œuvres des grands prédécesseurs, mais qu'elle implique avec elle des rapports beaucoup plus personnels, propres à accentuer la présence du passé. À la lecture des maîtres s'ajoute d'abord la méditation par laquelle on travaille à faire siens leur pensée et leurs préceptes. Car il ne faut pas lire beaucoup d'auteurs, il faut n'en lire que quelques-uns mais les relire sans cesse, de façon à les digérer, et, à l'image des abeilles, à faire siennes ces nourritures spirituelles[65]. Un autre exercice prescrit au *proficiens*, à l'apprenti philosophe, consiste à choisir un personnage éminent du passé qui, présent sans cesse

64. *Breu.*, 14, 1-2 : *nullo nobis saeculo interdictum est, in omnia admittimur et, si magnitudine animi egredi humanae imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatiemur temporis est. Disputare cum Socrate licet, dubitare cum Carneade, cum Epicuro quiescere, hominis naturam cum Stoicis uincere, cum Cynicis excedere.* Id., *Ep.*, 62, 2 : *cum optimo quoque sum : ad illos, in quocumque loco, in quocumque saeculo fuerunt animum meum mitto.*

65. *Ep.*, 2, 2 : *certis ingeniis inmorari et innutriri oportet*; *Ep.*, 84, 3 et 5. Pour la pratique des exercices spirituels dans la psychagogie antique, cf. les travaux de P. HADOT et en particulier *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, 1981.

à l'imagination, devient le modèle et le censeur imaginaire de tous les actes de la vie. Le précepte est emprunté à Épicure, mais les modèles conseillés par Sénèque sont Caton ou Laelius, c'est-à-dire des personnages appartenant à un passé relativement proche et surtout romain ; car l'exercice, pour être efficace, doit imposer à la conscience l'impression d'un contact familier et constant avec le gardien spirituel (*custos*)[66]. Dans tous ces exercices, l'âme se porte délibérément à la rencontre des maîtres du passé, dont elle attend un enseignement. Mais en même temps que des maîtres, les penseurs d'autrefois sont aussi des compagnons de recherche avec lesquels l'âme du philosophe communie dans la contemplation des vérités sublimes et intemporelles de la sagesse. Il existe ainsi une communauté spirituelle des meilleurs esprits qui, passant par-dessus les siècles et en dépit de la fugacité de la vie humaine, s'exerce au-delà du temps, au sein de la raison et de la connaissance[67].

L'étude de la morale ouvre donc sur le passé. Mais souvenons-nous que la philosophie se divise en trois *partes* : *moralis, naturalis, rationalis*[68]. La *pars moralis* est la morale, dont nous venons d'examiner les rapports avec la connaissance du passé. Nous pouvons laisser de côté la *pars rationalis*, la logique, à laquelle la question du temps est étrangère. Reste la *pars naturalis*, c'est-à-dire l'étude de la nature ou physique. Or cette dernière, elle, mène tout droit à la contemplation de l'espace et du temps, saisis dans leur totalité cosmique. Sénèque procède à un magnifique tableau de ces recherches dans la *Consolation à Helvia*, composée en Corse, où il sublime son exil en s'interrogeant sur la nature de l'univers : l'âme du philosophe, avide de connaître les secrets du monde, s'arrache à la vue de ce qui l'entoure et, usant de l'imagination guidée par la raison[69], parcourt successivement la terre et la mer, puis s'élève dans la zone sublunaire, et enfin, arrivée dans les hauteurs de l'éther, « jouit du spectacle magnifique des choses divines : consciente de son éternité, elle parcourt ce qui fut et ce qui sera, dans la totalité des siècles »[70]. « Ce qui fut », *quod fuit* : le passé que désigne globalement cette expression n'est certainement pas un passé individualisé. Ce qu'il est donné à l'âme raisonnable de connaître au cours de ses recherches, ce n'est pas la succession des événements qui font l'histoire des peuples ni à plus forte raison les aventures de tel ou tel individu, fût-il roi. La contemplation du passé par le philosophe n'est pas du même ordre que celle à laquelle se livre l'historien ; elle n'équivaut pas à celle-ci, elle s'y substitue et transporte l'esprit sur un tout autre plan. La rupture n'est

66. *Ep.*, 11, 8-10 ; 25, 5 : *sic fac (...) omnia tamquam spectet Epicurus.*

67. *Breu.*, 14, 2 : *quidni ab hoc exiguo et caduco temporis transitu in illa toto nos demus animo quae immensa, quae aeterna sunt, quae cum melioribus communia?*

68. *Ep.*, 89, 9 : *Philosophiae tres partes esse dixerunt et maximi et plurimi auctores : moralem, naturalem, rationalem.*

69. Dans le *De Otio*, 5, 5, Sénèque utilisera l'expression *ex apertis in obscura*, « des objets manifestes aux objets obscurs », qui est une allusion à la formule d'Anaxagore, ὄψις ἀδήλων τὰ φαινόμενα (*Vors.*, 59 B 21 a).

70. *Helu.*, 20, 1-2 : *[animus meus] pulcherrimo diuinorum spectaculo fruitur : aeternitatis suae memor, in omne quod fuit futurumque est uadit omnibus saeculis.* Cp. *Helu.*, 11, 7 : *cogitatio... circa omne caelum et in omne praeteritum futurumque tempus immittitur* ; *Marc.*, 26, 4 ; *Ot.*, 4-5 ; *Ep.*, 102, 22 (*nullum saeculum magnis ingeniis clusum est, nullum non cogitationi peruium tempus*).

pas seulement d'ordre quantitatif (le philosophe parcourant un passé cosmique infiniment éloigné, auquel l'historien n'a pas accès), elle est aussi d'ordre qualitatif. L'historien se contente de relater des événements, avec les limites méthodologiques et épistémologiques qui ont été dénoncées; le philosophe perçoit le plan divin dans lequel ils s'inscrivent et par-delà l'histoire décèle le destin. Car la divinité est immanente à la nature, qui est son œuvre, et à l'inverse l'étude de la nature se confond avec celle de Dieu : c'est la partie de la philosophie *quae ad deos pertinet*[71]. Aussi le philosophe, lorsqu'il pratique la physique, étudie-t-il l'espace et le temps à la façon d'un théologien cherchant dans l'histoire du cosmos la confirmation du projet divin. Le passé qu'il contemple n'est plus un passé humain, mais un passé cosmique, et la relation qu'il instaure avec lui est d'ordre mystique : il contemple le passé comme il contemple le temps, comme il contemple le monde, comme il contemple la divinité.

Assurément, nous voilà bien loin des historiens et de leurs préoccupations, pour lesquels Sénèque n'a jamais eu grande estime. Son sentiment semble avoir oscillé entre le dédain et l'exaspération : exaspération devant les mensonges et les approximations dont les auteurs d'ouvrages historiques se rendent coupables par cynisme ou par sottise; dédain pour la nature même de leurs recherches, confinées dans des régions circonscrites du monde et limitées aux destinées individuelles. Plus consternantes encore, les *historiae* des grammairiens : leur exactitude scientifique est douteuse, leur domaine flou, et elles conduisent à une érudition parfaitement dérisoire. Ce jugement peut nous paraître d'une excessive sévérité, partial, voire obtus. C'est que tout cela, comme toujours chez Sénèque, se mesure à l'aune de la philosophie. L'histoire — mais cela vaudrait pour tous les ordres de connaissance — ne se justifie que ramenée à la sagesse, car la sagesse est le seul savoir qui constitue une fin en soi et qui mérite d'absorber les forces et le temps. Certes il arrive que l'histoire se mette au service de la sagesse, en fournissant *exempla* et sentences ou en éclairant la réflexion morale; contribution toutefois bien mince et qui ne justifie pas qu'on y gâche un temps précieux, quand on a devant soi cette tâche immense qu'est la conquête de la sagesse. Faut-il pour autant renoncer à connaître le passé et la façon dont l'existence humaine s'inscrit dans la vie du monde? Bien au contraire : la véritable connaissance du passé, c'est dans l'étude de la sagesse qu'on la trouvera[72]. La philosophie fait vivre par la lecture et par l'imagination dans la familiarité des penseurs d'autrefois; mais c'est surtout la physique, qui en même temps qu'elle révèle la nature et les projets de la divinité, met en situation de contempler l'espace et le temps cosmiques. On

71. *N. Q.*, I, *praef.* 1 (mais voir l'ensemble de la préface).

72. On peut ici songer — *mutatis mutandis* — à Cicéron, qui lui non plus n'écrivit pas d'ouvrage historique, bien qu'il ait été parfois tenté de le faire, mais préféra se tourner vers la rédaction de traités philosophiques. Très instructif sur ce sujet reste l'ouvrage de M. RAMBAUD, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, 1953. Pour les rapports de Cicéron et de l'histoire, cf. aussi K. E. PETZOLD, « Cicero und Historie », dans *Chiron*, II, 1972, p. 253-276; P. A. BRUNT, « Cicero and Historiography », dans *Miscellanea di studi classici in onore di Eugenio Manni*, I, Rome, 1980, p. 309-340; A. J. WOODMANN, *Rhetoric in Classical Historiography*, Portland, Oregon, 1988, p. 70-116.

peut bien comprendre alors qu'en visant ces sommets, Sénèque n'ait pas pris la peine ni eu le goût d'écrire l'histoire. Tous ses efforts et toute son énergie, tout au long de ses écrits, visent la conquête de la sagesse. Si nous trouvons chez Sénèque sujet à nous étonner, ce n'est pas de ses prétendues contradictions, qui ne tiennent souvent qu'à une mauvaise lecture et se dénouent pour peu qu'on y regarde de plus près; c'est bien plutôt de cette extraordinaire cohérence.